

POURQUOI J'INVENTE...

Denis Fabé
Collège de Provin
IUFM Nord – Pas-de-Calais

Parfois alors que je marche dans la rue, je me surprends, en voyant une affiche d'un quelconque opérateur de téléphonie mobile, en train de faire cette réflexion presque à voix haute : « Pas mal ce slogan... tout en langage SMS. Faut que je le recopie pour mes élèves ! » Une autre fois, chez le dentiste, j'ai tout à coup l'envie irrésistible de découper une publicité qui viendrait fort à propos illustrer ma séquence en cours. Dans une librairie, il m'arrive souvent, alors que je regarde des livres de jeunesse – un réel plaisir de lecteur – de me dire : « Tiens, qu'est ce que je pourrais faire avec cet album-là ? Si je supprimais ce passage ou si je ne donnais que l'illustration, il me semble que... » et de me mettre à échafauder une démarche pédagogique, en quelques secondes, debout, immobile devant les étagères, malgré les clients, malgré mon air bête.

À quarante cinq ans, cela ne se fait pas, ou du moins cela ne se fait plus.

Il serait même urgent que je m'interroge sur ce goût un peu pervers que j'ai à observer le monde avec mes yeux de professeur de français. Je ne sais plus me promener juste pour le plaisir de prendre l'air... Je ne peux en effet, malgré la beauté de l'automne et les cris des enfants au milieu du parc, m'empêcher de construire mentalement « un petit bricolage didactique » qui viendrait à point nommé pour résoudre le problème que François, un de mes élèves en difficulté, rencontre ces derniers temps.

Parfois, et il peut être quatre heures du matin, je me lève et je me jette sur mon ordinateur, pour parvenir à réaliser cette animation HTML qui rendrait compte au mieux des trouvailles de mes élèves.

Frénésie compulsive, dérangement pédagogique, délire proche de la sénilité, douce folie, intoxication à l'éducation nationale : ceux qui vivent avec moi me regardent souvent avec des yeux ébahis et terriblement interrogateurs.

La seule réponse que je leur fournis c'est :

« J'aime inventer.

– Un peu court mon brave ! Et la vie, la vraie, t'en fais quoi ? Tu ne lis jamais pour lire ? »

J'éclate alors de rire et je change de conversation.

Mais aujourd'hui, c'est décidé : je vais essayer de me comprendre et d'entamer une introspection radicale de mon inventivité afin d'en découvrir les rouages visibles ou invisibles, avouables ou inavouables qui me dirigent et me font être le professeur que je suis.

J'invente donc parce que je sais que l'inventivité pédagogique est nécessaire à mon métier. Je me souviens, en début de carrière, alors qu'il restait en moi des relents de parisianisme effréné, voire mondain, je n'avais pas cette propension à vouloir, à chaque fois, réinventer la pédagogie. Je pratiquais les manuels, je donnais à lire les textes que j'aimais, j'appliquais le programme avec une fidélité irréprochable... et mes élèves n'apprenaient rien.

Il a fallu que j'aie en formation, que je lise et Meirieu, et Reuter, et Delcambre, et Perrenoud et *Recherches*, et *Pratiques* pour découvrir que lire, écrire, parler n'étaient pas des « choses » simples, qu'apprendre à lire, à écrire, à parler pouvait être douloureux, qu'enseigner à lire, qu'aider à écrire, que permettre de parler n'étaient pas des verbes aussi transparents que je le croyais.

Ainsi j'ai peu à peu construit l'idée que, pour un élève, il pouvait être aussi exotique et dangereux d'ouvrir un livre que, pour moi, de descendre en canoë un torrent pyrénéen. Ma professionnalisation s'est faite ainsi, par petits bouts et petits essais. D'abord j'ai mis en place des démarches que d'autres avaient créées avant moi, ensuite j'ai inventé mes propres dispositifs. Rien encore de trop inquiétant dans cette attitude : il s'agissait en effet pour moi de devenir professeur, c'est-à-dire de mettre en adéquation mon goût pour la littérature et ce pour quoi j'étais payé, un enseignement respectueux à la fois des élèves et de ces livres que j'aimais.

Bien sûr, ces livres, je les ai découpés, caviardés, illustrés, farcis... j'ai même réécrit une scène de Molière en remplaçant le nom de Sganarelle par celui, combien plus trivial, de Robert. J'ai aussi fait en sorte que mes élèves assassinent Frédéric Moreau, dès la première page de *l'Éducation Sentimentale*, lors d'un terrible naufrage de la *Ville-de-Montereau*.

Je n'ai pas fait cela par démagogie ni même par volonté iconoclaste ou rebelle. J'ai simplement essayé de faire entrer mes élèves dans ces ouvrages qu'ils n'auraient jamais ouverts sans « mes petits arrangements ». Je les ai accompagnés dans le livre, quitte à faire que, pour un temps, ce livre ne se ressemble plus tout à fait.

Ainsi suis-je devenu un professeur « inventif » parce que l'invention me semblait inhérente à mon métier d'enseignant. Je l'ai fait aussi parce que j'ai encore le souvenir cuisant de ces cours longs et ennuyeux que j'ai subis au collège et au lycée.

J'étais bon élève, même un élève soumis, scolaire, toujours à l'écoute de ses maîtres. Mais combien j'ai souffert en essayant de répondre aux sempiternels questionnaires de lecture, le soir, à l'étude de l'internat : « *Qui est le narrateur ? Quels sentiments animent le personnage à ce moment du récit ? Analysez le vocabulaire de la lumière. Qu'en déduisez vous ?* » Et on ne nous demandait pas encore de « *repérer les principaux moments du schéma actanciel* » ni « *la progression thématique en jeu dans ce passage* »...

Je me suis ennuyé aussi aux fiches de lecture, aux questionnaires de compréhension, aux exercices du Bled et aux conjugaisons-du-passé-simple-des-12-verbess-fondamentaux. J'avais même l'impression que d'année en année, même si les textes se complexifiaient, les modèles pédagogiques et didactiques qui justifiaient leur approche s'avéraient de plus en plus abscons et archaïques.

Devenu professeur à mon tour et après les errances des deux premières années, il m'est très vite apparu que je ne pourrais pas trop longtemps les reproduire. Je m'ennuyais et j'ennuyais mes élèves, chose qu'ils m'ont très vite fait savoir...

Et si j'invente encore c'est parce que j'ai toujours un peu peur de tomber dans cette reproduction de modèles didactiques surgis d'on ne sait où mais si intimement ancrés dans les habitudes de l'école qu'ils en restent encore la référence majeure. Je ne veux pas de cette routine qui ferait de moi « un vieux prof » avant que d'être vieux...Même à quarante cinq ans, je revendique le droit d'être un travailleur intellectuel critique et engagé dans l'action.

J'invente aussi parce que je ne peux pas faire autrement. Il y a bien des années, j'ai participé en tant qu'auteur à un numéro de la revue *Recherches* qui s'intitulait *Quand la littérature de jeunesse entre en classe*. On y racontait nos premières tentatives de travail avec des auteurs comme Roal Dhal, Yack Rivais et tous les autres. Ces livres ne vivaient que dans les bibliothèques et n'avaient pas encore le droit de figurer dans les programmes du collège. Le groupe de travail dont je faisais partie en avait décidé autrement. Tous, nous introduisions pour la première fois, la littérature de jeunesse dans nos cours de français. Mais ces livres-là n'étaient pas encore vampirisés par les manuels. Ils étaient vierges de tout appareil critique et les questionnaires de lecture ne les avaient pas réduits au rang de textes à étudier. Nous avons dû tout inventer dans une sorte de jubilation militante dont il m'est resté quelque chose. C'est là que nous avons imaginé les lectures en réseau, les textes puzzle, les caviardages de toutes sortes, manipulations devenues presque banales aujourd'hui.

Maintenant encore, j'aime proposer à mes élèves des livres nouveaux ou les albums les plus récents. Inventifs dans leur contenu et dans leur forme, ces « beaux livres » abordent la littérature et ses thèmes par un biais toujours renouvelé. À moi donc de construire, pour qu'ils soient lus et aimés par mes élèves, des façons de faire inédites ou du moins différentes de celles trop souvent rebattues dans les manuels.

Il y a une autre raison qui « m'oblige » à inventer. J'ai découvert un outil nouveau : l'informatique. Je n'en parlerai que très rapidement, Christophe Charlet évoque cet aspect de l'innovation dans son article publié dans la revue. Je dirai simplement que l'ordinateur m'est apparu très vite comme un outil qui à lui seul ouvre des possibles encore à explorer. L'hypertexte, l'interactivité, l'ouverture au monde, à l'image, au son, aux banques de données font que l'enseignement de la

lecture et de l'écriture peut se développer vers d'autres organisations de la classe, d'autres représentations de la lecture et de son apprentissage. Il suffit par exemple de créer un site Web dans sa classe pour que des élèves s'en emparent et peu à peu métamorphosent leur relation à l'écrit.¹ On n'en est encore qu'à des balbutiements mais il me semble nécessaire de lier intimement invention didactique et ordinateur si l'on ne veut pas que l'outil informatique ne se transforme en un simple manuel interactif, comme on le voit déjà chez certains éditeurs.

Inventer pour devenir professeur, inventer pour lutter contre la répétition et les modèles dominants, inventer pour être en phase avec le monde qui bouge, voilà trois raisons bien nobles qui pourraient expliquer ma frénésie créatrice. Mais je ne suis pas sûr que ces quelques explications soient suffisantes. Elles sont trop « professionnelles » pour être honnêtes. Pour aller jusqu'au bout de mon introspection, il me reste encore à explorer ces couches plus profondes qui touchent, au-delà de mon métier, à mon identité même, à mes choix, à mes contraintes, à mes envies, à mes peurs aussi. C'est cela que j'aimerais évoquer maintenant.

Inventer des cours me permet de vivre mes vies perdues. J'aurais aimé être écrivain, peintre ou informaticien.

Je dessine un peu, mais sans ce talent minimum qui me permettrait de caresser le projet d'exposer un jour, ne serait-ce qu'un seul tableau.

Je suis trop lent à l'écriture pour me mettre à inventer de la fiction. J'ai une centaine de projets de nouvelles, de romans, de récits qui resteront à l'état de projet. J'adore l'informatique mais je ne sais que l'utiliser. Je n'en comprends ni le fonctionnement ni la grammaire de base.

Le seul moment où je peux utiliser tous ces petits savoir-faire, ces embryons de compétences c'est lorsque j'invente un cours. Je dessine le personnage dont j'ai besoin, j'écris une rapide biographie voire un petit récit qui le met en scène, je scanne mon dessin, je transpose mon texte en langage HTML, je publie sur le net. Je le propose à mes élèves. Mon cours est « joli », je n'ai pas eu l'impression de travailler. Pendant quelques instants j'ai donc été peintre, écrivain, informaticien. J'ai pris un vrai plaisir à bâtir tout cela et si j'invente, c'est que je peux aussi vivre ces vies que je ne vivrai jamais complètement. Et pour peu qu'un élève se mette au travail et qu'il me fasse comprendre que ce que j'ai construit lui a été utile, mon ego est flatté et le plaisir « narcissique » que j'en retire n'en est que plus intense. Certes, lorsque c'est l'inverse qui se produit, la déception est aussi cuisante...

J'invente sans cesse parce que je rêve d'être un bon professeur. Est-ce un péché d'orgueil ? Sans doute. J'assume d'ailleurs ce « défaut capital » car j'ai besoin que mon travail soit reconnu par mes élèves, j'ai besoin de me donner les meilleures conditions possibles pour exercer mon métier afin de m'épanouir personnellement et d'être à peu près fier de mon action au quotidien. Je veux être un bon professeur pour ne plus jamais avoir à redouter d'entrer dans ma classe et pour trouver dans mon métier un plaisir que d'aucuns déclarent à tout jamais perdu.

Dans mes premières années, pour autant que je me souviens, je n'étais pas un bon enseignant, ni même un enseignant tout court.

J'avais peur de mes élèves. Je n'avais aucune autorité. Je ressens encore la douleur de mes crises de larmes, celles de cinq heures, quand je rentrais du collège.

¹ . Voir un exemple en classe de quatrième : <http://classe.provin.free.fr>

F. et A. m'avaient insulté depuis le fond de la classe, devant tous les élèves. Je ne leur avais rien répondu, j'avais laissé faire.

Pour eux je n'avais aucune existence, juste le droit de les laisser tranquilles. Comment pouvais-je exister professionnellement alors que je ne savais ni élever la voix ni faire preuve d'une « virilité ostensible » et immédiatement efficace ?

La seule chose qui me restait pour continuer à vivre était mon travail pédagogique et didactique. J'ai donc inventé des ateliers de lecture, des marionnettes, des diaporamas, des expositions, des séances de lecture pour des maternelles, j'ai acheté un ordinateur (je m'y suis ruiné), j'ai agi. J'ai participé à tous les stages de formation continue qui évoquaient la mise au travail des élèves. Et peu à peu les élèves m'ont reconnu comme un professeur différent, « un peu déjanté » qui « faisait des choses ». Parfois, ce que je mettais en place ressemblait plus à de l'animation socio-culturelle qu'à un vrai cours de français. Mais je prenais ma place, sans user de cette force que je n'avais pas, juste en devenant un professeur qui cherche.

Et cela m'est resté. J'ai abandonné le socio-culturel pour des outils plus sérieux, plus étayés théoriquement et politiquement. J'ai regagné la sphère du savoir sans toutefois oublier que, pour être transmis, ce savoir a toujours besoin de s'incarner dans des démarches pédagogiques qui le rendent recevable.

J'ai sans doute aussi plus d'autorité maintenant. Mon âge, mes rides, ma calvitie doivent y être pour quelque chose. Mais ce travail de « bricolage pédagogique » – celui dont parle Perrenoud – qui répond au double besoin d'exister dans ma classe et de faire exister ma classe comme un espace d'apprentissage, est devenu peu à peu une de mes valeurs essentielles, celle qui donne sens à mon métier.

Et pourtant, tout au fond de moi-même je suis un effroyable paresseux...

Tout récemment, une des collègues de mon établissement, Sylvie, me disait, alors qu'elle mettait la dernière main à une exposition sur le genre épistolaire construite par ses élèves : « Je suis assez contente de leur travail... Ils ont réussi quelque chose d'assez beau. En plus, je crois qu'ils ont acquis des savoirs et qu'ils ont approfondi leurs recherches. Mais ce matin j'ai signé ma note. Très moyenne. J'ai eu comme un coup de fatigue. J'ai l'impression d'agir à vide, sans retour aucun. »

Mes jeunes collègues, ceux qui quittent l'IUFM pour prendre leur poste de titulaire évoquent cette douleur qu'ils ressentent à n'être rien dans leur établissement... On les voit juste comme de jeunes activistes écervelés qui déchanteront, parce que le réel est ainsi et que notre métier se voit frappé par une fatalité destructrice.

Je ne suis hélas, plus un jeune professeur – je suis même un formateur – et les critiques que mes jeunes collègues reçoivent, se transforment à mon égard en silence gêné. Je me sens parfois comme Sylvie, un peu trop « exotique », un peu trop « impliqué », un peu trop « moderne » aussi.

Il est en effet des moments où la légitimité que m'accordent volontiers mes élèves ou leurs parents ne me suffit plus. J'en voudrais encore plus et je me sens comme insatisfait. Encore un effet de mon orgueil démesuré ?

Je pourrais bien sûr passer l'agrégation ou écrire une thèse... Mon désir de « briller » serait alors comblé. Mais ce n'est pas là mon choix même si, parfois je me sens bien seul avec mes dispositifs et mes séquences.

Je me retrouve donc dans cette situation paradoxale où mon envie de reconnaissance institutionnelle s'affronte à ma pratique et à mes valeurs professionnelles.

Et plus je vieillis, plus le paradoxe devient irréductible. Je me vois donc aujourd'hui dans l'obligation de consentir à être reconnu comme un professeur différent, un inventeur compulsif de démarches innovantes, reconnaissance pour le moins surprenante.

C'est peut-être aussi pour toutes ces raisons-là que, non seulement je fabrique des bricolages, mais que j'écris sur eux, que je les « médiatise » sur le net, que je participe à une recherche sur la créativité pédagogique, et qu'enfin je publie quelques articles dans la revue *Recherches*...

À ce moment de mon introspection, il me semble avoir éclairé certaines de mes motivations qui expliquent ma volonté de faire. J'inventerais donc pour aider mes élèves, pour les faire entrer dans des savoirs complexes, pour aimer mon métier et m'aider à mieux le vivre, pour ne pas souffrir, pour être légitime et pour être paradoxalement reconnu comme un bon professeur. Mais il est un mot qui traverse tout mon texte et qui mérite que je m'y arrête un peu, c'est ce mot de « différence » que je semble revendiquer.

Or, je ne le revendique pas, il est issu de ma propre histoire ou pour mieux dire, de mon intimité la plus secrète. Je n'ai pas choisi ma différence, je l'ai simplement assumée au fil des années. Comme je l'ai déjà dit, j'étais un élève sérieux, solitaire, mystique, sans humour, soumis à mes maîtres que j'admirais aveuglément, souvent raillé – j'étais trop rond, trop doux et je préférais la lecture aux bagarres et aux matchs de foot – et je suis devenu professeur par envie. Mais au tout début, je ne pensais pas que ce métier allait interroger mon propre rapport au monde. Je pensais même qu'enseigner ressemblait au travail du comédien qui masque sa personnalité pour être un autre. Je pensais que je pouvais me mettre entre parenthèses et me cacher sous le statut protecteur du « maître qui enseigne ». Il n'en a rien été. Immédiatement le regard de mes élèves et les rapports qu'ils entretenaient entre eux ont provoqué mes valeurs et mes angoisses profondes. J'ai dû lutter pour qu'ils apprennent à se respecter et à me respecter. J'ai tout mis en œuvre pour que les textes que je donnais à lire les amènent à accepter leurs différences. J'ai enfin construit des dispositifs pour que le savoir ne soit pas qu'une violence imposée mais une façon démocratique et humaniste de grandir et de prendre en compte celui avec qui l'on vit.

Ainsi et contrairement à ce qu'a pu dire Freud, je n'ai pas « sublimé ma différence » en devenant un enseignant créatif, j'ai juste accordé mon humanité à mon action au quotidien.